

Angkor et le pays khmer

Claude Jacques

Directeur d'études à l'EPHE (IVe section) Conseiller spécial pour Angkor auprès du directeur général de l'Unesco

« La muraille de la ville d'Angkor a environ 20 li [11,5 kilomètres] de tour. Le palais, les demeures officielles et les maisons nobles sont tous orientés vers l'est. La salle du conseil a des châssis de fenêtre en or ; à droite et à gauche sont des colonnes carrées portant de quarante à cinquante miroirs [...]. » C'est ainsi qu'un ambassadeur de Chine exprimait, en 1296, son admiration face à la capitale du royaume des Khmers. Depuis, elle s'est modifiée, a été abandonnée par les souverains, devenant la proie d'une végétation luxuriante... Pourtant, depuis la fin du XIXe siècle, les archéologues ne cessent de mettre au jour de véritables splendeurs architecturales. Aussi avons-nous demandé à Claude Jacques, auteur de, Angkor cité khmère aux éditions Olizane, d'évoquer pour nous ce lieu mythique et toujours fascinant.

Depuis peu, avec le calme général qui règne désormais enfin sur le Cambodge, le site d'Angkor est redevenu un lieu hautement touristique. Il est vrai qu'avec ses 40 000 hectares, il offre de nombreuses heures de visite, beaucoup plus que généralement les tours opérateurs ne peuvent réserver à leurs clients.

Le parc archéologique d'Angkor permet en effet d'admirer de très nombreux temples, mais ceux-ci, pas plus que Paris, n'ont été construits en un jour : l'histoire d'Angkor est souvent limitée aux quelques siècles qui ont laissé des monuments – du IXe au XVe à peu près : en réalité, le parc et ses environs immédiats recèlent quelques sites préhistoriques, et l'histoire d'Angkor peut certainement se prolonger au-delà du XVe siècle.

Une capitale qui s'est métamorphosée

C'est à la fin du siècle dernier que le site a été désigné sous le nom d'Angkor, qui signifie « capitale » ; les Khmers ne connaissaient qu'Angkor Thom, « la grande capitale » et surtout Angkor Vat, « la capitale qui est devenue un monastère », lieu de pèlerinage qui a survécu à travers les siècles. En fait, le site d'Angkor peut être défini comme la zone où un certain nombre de capitales successives ont été établies au long de quatre siècles, du IXe au XIIe, période durant laquelle les luttes pour le pouvoir ont amené les rois à des déplacements de capitale. On peut se rendre compte d'ailleurs que ceux-ci s'effectuent dans un ordre assez cohérent ; cependant la longue occupation des lieux a fait que les sites antérieurs ont souvent été en partie détruits par les suivants et que la lisibilité de l'ensemble n'apparaît pas au premier coup d'œil. Les Khmers appartiennent à ces peuples dont on ne connaît la civilisation que par leurs monuments, ici pratiquement tous religieux, et par leurs inscriptions lapidaires ; tout le reste a disparu, habitations humaines, faites essentiellement de bois, et bibliothèques, brûlées ou dévorées par les termites ou

autres insectes. C'est dire qu'il y a de nombreuses lacunes dans notre connaissance de cette civilisation ; en tout cas, les inscriptions ont permis de rétablir au moins un squelette d'histoire, ce qui donne une chronologie sinon toujours absolue, du moins relative des monuments dont la beauté fait notre admiration.

L'œuvre du « roi des rois »

Dès le VIIe siècle, on sait qu'à peu près sûrement il existait à l'ouest de la zone d'Angkor une capitale de ce qui sera l'empire khmer. Et Jayavarman II, le fondateur de cet empire, auto-proclamé « roi suprême des rois khmers » en 802, s'installera pour finir dans une ancienne modeste capitale du site appelé aujourd'hui Roluos, à une douzaine de kilomètres au sud-est de Siem Reap, la ville moderne voisine d'Angkor. À la fin du même siècle, la région de Roluos était émaillée de temples de tailles diverses ; les plus importants, construits ou améliorés par le roi Indravarman Ier (877-888 environ), sont le Bakong, le premier grand temple d'État, abritant les dieux de l'empire, et Preah Kô, plus modeste mais fort beau, abritant les mânes des anciens rois protecteurs de l'empire. Mais à sa mort ses héritiers se déchirent, la capitale est détruite et il faut la rebâtir ou en construire une autre. Cette dernière solution étant retenue, c'est alors la naissance de la première grande capitale sur le site d'Angkor proprement dit, implantée autour du Phnom Bakheng et de son temple-montagne, et aussi la construction du Baray oriental, immense avec ses 7,5 kilomètres de long et 1,8 kilomètres de large – un *baray* est un bassin qui n'est pas creusé mais dont l'eau est mise en réserve entre des digues plus ou moins puissantes.

Une histoire mouvementée et parfois obscure

Une deuxième capitale allait apparaître au milieu du Xe siècle, après que le pouvoir se fut installé pendant une vingtaine d'années hors d'Angkor. Le nouveau site fut choisi au sud du Baray oriental, autour du temple-montagne de Prè Rup ; cette nouvelle capitale ne dura guère : une révolte mit fin à son statut en même temps qu'au règne du roi constructeur, Râjendravarman (944-968), et son fils Jayavarman V (968-1000) décida de s'installer à l'ouest du Baray, autour du temple de Ta Keo, créant ainsi une troisième capitale.

Cependant, les dix premières années du XIe siècle allaient être houleuses : deux rois se disputèrent le pouvoir suprême et la guerre fut dure à travers l'empire. Le vainqueur, Sûryavarman Ier (1002-1050), se fit construire un palais bien protégé entre ses murs – l'actuel palais royal d'Angkor Thom – au milieu duquel un « petit » temple d'État était érigé, le Phimeanakas. Ce roi fit aussi construire un « super-baray », le Baray occidental, mesurant cette fois 8 kilomètres de long sur 2,2 kilomètres de large : restauré, il est encore en service sur plus de la moitié de sa longueur, et sa réserve de plusieurs millions de mètres cubes d'eau sert à irriguer les rizières des environs. C'est probablement aussi ce roi qui commença le temple du Bapûon, magnifique temple-montagne actuellement en cours de restauration par l'École française d'Extrême-Orient – et que pour cette raison l'on ne peut pas visiter ; ce temple fut achevé par le fils de Sûryavarman, Udayâdityavarman II (1050-1066).

L'histoire d'Angkor devient alors plutôt obscure : on connaît des noms de rois khmers, mais il n'est pas certain qu'ils aient régné depuis Angkor, même si on ne sait guère où ailleurs placer leur capitale. Cependant le retour à Angkor fut prestigieux : un jeune roi, Sûryavarman II (1113 – vers 1150) va réunifier l'empire une fois de plus désorganisé et se faire construire une capitale et un temple d'État : ce sera Angkor Vat, le chef-d'œuvre de l'architecture et de l'art khmers. D'ailleurs, le pays est riche et d'autres temples apparaîtront sur le territoire d'Angkor : Thommanon, Chau Say Tevoda, un peu plus loin Banteay Samrè, puis, à une trentaine de kilomètres, le grand site de Beng Mealea, aujourd'hui un peu difficile à visiter, surtout en saison des pluies.

Suivront des règnes dont on ne sait à peu près rien, ceux de Yaçovarman II et de Tribhuvanâdityavarman, mandarin qui assassina le premier en 1166 pour prendre le trône. Il en fut puni une quinzaine d'années après : la zizanie régnait dans le pays et, en 1177, Angkor fut envahie par un roi cham et des complices khmers. C'est alors que survint le roi Jayavarman VII, qui reprit Angkor après avoir vaincu les envahisseurs. Même si l'on peut dire aujourd'hui qu'on a sans doute attribué trop de constructions à ce roi, il demeure qu'il fut un des plus grands du Cambodge ancien.

Jayavarman, roi belliqueux, mais surtout bâtisseur

D'abord, fervent bouddhiste, il fut un constructeur infatigable. Il voulut surtout une capitale bien défendue et ce fut Angkor Thom. Avant lui, les capitales s'étaient succédé à un rythme plutôt soutenu, mais il apparaît clairement que ces villes avaient des défenses fragiles. Implantée sur un carré de trois kilomètres de côté, Angkor Thom était entourée de murailles épaisses de huit mètres de hauteur, bordées à l'extérieur d'une douve de près de cent mètres de large, et sur l'intérieur d'un glacis formant chemin de ronde : c'était la première fois dans l'histoire khmère que l'on fortifiait ainsi une ville, et ce fut d'ailleurs la seule. Après Jayavarman VII, et quelles qu'aient été les péripéties politiques, les rois ont conservé cette capitale jusqu'à l'abandon du site. Au centre de la capitale, suivant la tradition, il fit ériger l'étonnant Bayon, qui n'est pas un temple bouddhique, comme on a l'habitude de le dire, mais un complexe religieux recelant toutes les divinités importantes du Cambodge : le cœur du sanctuaire abritait certes le Bouddha mais, dans le massif central, on trouvait aussi les dieux hindous Çiva et Vishnu, ainsi que les mânes des anciens rois, protecteurs éminents de l'Empire khmer.

D'autre part, il restaura le palais royal et sa grande terrasse orientale, en fait le soubassement de la « salle du Trône », la terrasse des Éléphants. Il semble pourtant que la fameuse terrasse du Roi lépreux doive être attribuée plutôt à Jayavarman VIII, qui régna dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Avant Angkor Thom, Jayavarman VII avait fait construire, pour honorer la mémoire maternelle, le temple de Ta Prohm, dont la divinité principale était sculptée sous les traits de sa mère, ce qui ne signifie pas que sa mère était divinisée. Il avait construit la ville de Preah Khan sur l'emplacement du palais royal de ses prédécesseurs immédiats et avait fait élever en son centre un temple du même nom, dédié à la mémoire de son père, qui donna ses traits à la divinité centrale, le Bodhisattva Lokeçvara. Il n'est pas certain que Jayavarman VII ait été le grand guerrier que l'on a dit : il a chassé les Chams et leurs alliés d'Angkor, mais il ne paraît pas avoir tenu fermement le pays, sinon dans la partie aujourd'hui thaïlandaise. D'ailleurs la fortification de sa capitale montre assez que la situation politique était incertaine. Sur le plan social, il fit établir de nombreux hôpitaux et ordonna surtout d'y construire une chapelle au Bouddha guérisseur, Bhaishajya-guru, le « Maître des remèdes ». Deux d'entre elles, Ta Prohm Kel et la chapelle de l'Hôpital, sont encore visibles, malgré leur état de ruine. Il améliora aussi certainement le réseau routier de son empire.

Du bouddhisme à l'hindouisme...

Bien d'autres monuments d'Angkor ont été érigés durant cette période mais Jayavarman VII n'a pas construit tout ce qu'on lui attribue ; de plus, Angkor n'a certainement pas commencé sa décadence à sa mort. La situation politique troublée du XIII^e siècle est la cause des hésitations des historiens. Le successeur de Jayavarman VII, bouddhiste lui aussi, continua son œuvre, mais à sa mort – naturelle ou provoquée ? – apparut un roi Jayavarman VIII qui venait d'une famille hindoue et qui bannit le bouddhisme avec une intolérance exceptionnelle au Cambodge : plusieurs dizaines de milliers de figures de Bouddha ont été bûchées, accompagnant certainement la destruction de beaucoup de statues. Cependant ce roi ne se contenta pas de tenter de détruire le bouddhisme ; s'il ne semble guère avoir construit de nouveaux temples hindous, il fit procéder en

revanche à nombre de restaurations et de modifications dans ceux qui existaient, notamment à Angkor Vat et au Bapûon, les deux plus grands. Mais sa haine pour le bouddhisme et, probablement de façon plus politique, pour ses deux prédécesseurs fut telle qu'il fit détruire aussi tous les témoignages écrits : c'est ainsi que l'on ne dispose plus d'aucune archive sur cette époque, ce qui ne signifie évidemment pas décadence, mais simplement ignorance.

... et d'une capitale à l'autre

Angkor revint au bouddhisme dès l'avènement de son successeur, mais au bouddhisme du Theravâda, qui est resté la religion actuelle du Cambodge. Elle n'avait pas besoin de sanctuaires construits en pierre, se contentant de constructions en matériaux légers – surtout du bois – qui ont disparu au cours des siècles ; une fois de plus, on a cru à la disparition subite de l'ancienne civilisation : il n'en est rien et un bon nombre de faits viennent témoigner de la vitalité d'Angkor, sans doute jusqu'à la fin du XVIe siècle. Mais un autre royaume s'était installé dans le sud du Cambodge, et la division de l'Empire khmer n'a laissé aux rois d'Angkor qu'un domaine réduit.

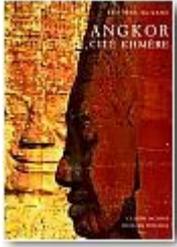
Angkor est magnifique, il est vrai, et j'ai rarement vu un touriste regretter son voyage. Pourtant, ce site merveilleux ne représente qu'une proportion relativement modeste de l'ensemble archéologique khmer. Surtout, sa caractéristique de site de capitales lui donne un trait bien particulier : il reflète toutes les vicissitudes de la royauté khmère à travers les siècles. D'autres lieux nous parlent de la civilisation des Khmers, non seulement au Cambodge, mais aussi en Thaïlande, avec de nombreux temples dans le nord-est, en particulier Phimai et Phnom Rung, sans parler de l'accès au site féérique de Preah Vihear – cambodgien mais plus facile à atteindre de ce côté de la frontière – et au Laos avec le site merveilleux de Wat Phu. Ceux-ci ont été souvent plus éphémères et, comme on ne dispose que rarement de documentation écrite, ils posent de graves questions aux historiens. Ils n'en méritent pas moins d'être visités : outre les monuments proches de Phnom Penh, par exemple Oudong au nord, ou le Phnom Chisor au sud, ou encore Vat Nokor à l'est, le site de Sambor Prei Kuk près de Kompong Thom ne pose plus guère de problème d'accès, sinon peut-être en saison des pluies. On y peut découvrir, à côté des monuments, la campagne khmère, ses forêts, ses montagnes, éventuellement sa mer. Souhaitons que dans un proche avenir on puisse découvrir les monuments plus difficiles d'accès, comme Banteay Chmar, dans le nord-ouest du pays. Mais on devra attendre encore pour parvenir à des sites comme Koh Ker ou Preah Khan de Kompong Svay, pratiquement inaccessibles aujourd'hui.

Claude Jacques

Janvier 2009

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie



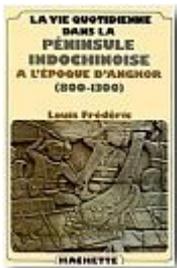
Angkor, cité Khmère
Claude Jacques et Michael Freeman
Olizane, Genève, 2000



Angkor
Claude Jacques (avec la collaboration de René Dumont)
Bordas, 1990



Angkor, la forêt de pierres
Bruno Dagens
Découvertes
Gallimard, Paris, 1989



La Vie quotidienne dans la péninsule indochinoise au temps d'Angkor
Frédéric Louis
La vie quotidienne
Hachette, Paris, 1981